

La discrétion de Kafka

[Philippe Lançon](#)

Mis en ligne le 23 janvier 2019

Paru dans l'[édition 1383](#) du 23 janvier 2019

Je serais bien allé voir les « gilets jaunes » et certaines de leurs manif, ça reste mon métier d'y aller voir, un livre, un spectacle, des gens, un événement, mais on ne m'a pas caché que, dans mon cas, c'était bien la dernière chose à faire. Le moindre choc léger avec le menton d'une personne qui me fait la bise suffit à me faire mal et à provoquer de légers saignements en dedans. Dans ces conditions, prendre le risque d'un coup, d'où qu'il vienne, sans même parler d'une grenade lacrymogène ou d'un Flash-Ball, c'est dans mon cas nettement contre-indiqué ; et c'est ainsi qu'une réalité devenue personnelle – celle du 7 janvier et de ses suites chirurgicales – fait obstacle à l'approche d'une réalité collective, celle d'un mouvement assez violent, assez diffus et aux contours assez mal déterminés pour que chacun puisse l'interpréter comme il le souhaite, avec toute l'énergie et la mauvaise foi nécessaires à ce genre de combat, où l'idée est toujours de se ranger, plutôt que du côté du Bien, contre l'esprit du Mal. C'est un peu comme dans *Le Seigneur des anneaux*.

En l'absence de « gilets jaunes », j'ai lu avec plaisir *Sérotonine*, le roman de Michel Houellebecq ; avec plaisir, quoique en ayant l'impression de chausser de vieilles pantoufles. Le désespoir lu par une nuit d'hiver, au coin du feu. Les « gilets jaunes » sont peut-être des personnages de Houellebecq, blancs et provinciaux pour l'essentiel, certains débattent doctement de la question. Ce qui me paraît sûr, c'est qu'ils préféreraient ne pas finir leurs existences dans un roman de Houellebecq. Il est même possible qu'ils se battent pour ça. C'est compréhensible. Il y a plus de vie sur les ronds-points que dans les pages qui les enterrent.

Mon mal est donc en partie devenu un obstacle à mon métier : celui de reporter, d'homme qui doit « socialiser » à tout prix. La société des gens violents m'est interdite ; et si je vois, dans le métro, des personnes en agresser d'autres, le mieux est de lâchement m'éloigner, car une minute héroïque ne justifie pas des années de réparation. Vivre avec la sensation permanente, concrète, de sa fragilité, certains d'entre vous ont dû en faire l'expérience. C'est une expérience qui vous sépare des autres, et en particulier de la jeunesse, du groupe, des violents en groupe, dans la mesure où l'une de leurs caractéristiques est de ne pas sentir la fragilité, ou de l'évacuer. De ce point de vue, les frères K. ont réussi leur coup ; me voilà condamné, comme un vieil homme, à la prudence, au calme et à la sécurité. Les inflammations de la gencive ont d'ailleurs repris depuis le développement du mouvement des « gilets jaunes » et de tout ce qui l'accompagne. Ai-je un corps politique, comme on dit chez les philosophes ? Et dois-je attribuer au lancement du grand débat, plutôt qu'à l'un de mes chirurgiens, le fait d'être repassé aux antibiotiques ? Ceux-ci seront-ils plus efficaces que celui-là ? Ils sont censés prévenir l'infection, empêcher le symptôme de dégénérer. Le grand débat, lui, arrive alors que l'infection est déclarée. C'est un peu tard, sans doute. Les chirurgiens font des miracles, mais il faut croire en eux. Les hommes politiques, par les temps qui courent, multiplient davantage les cris et les larmes que les pains. Je ne suis pas certain qu'ils aient encore tout le pouvoir que leur accorde le mépris qu'ils provoquent.

En attendant, ça crie « J'accuse » de toutes parts, à la télé, à la radio, dans les journaux, sur les réseaux sociaux, sans le talent ni le courage de Zola, prénom Émile, un bien joli prénom qui évoque, entre autres, le meilleur de la Troisième République, Littré, Durkheim, et même celui qui a donné son nom au plus grand amphithéâtre de Sciences-Po, Émile Boutmy (fondateur de l'Institut d'études politiques de Paris, mort en 1906). Sans parler de l'*Émile* de Jean-Jacques, évidemment. Face à tous ces cris, toutes ces accusations, je pense chaque jour à la rencontre de Milena et Kafka, à Murano. Un jour, dans un groupe, quelqu'un porte une accusation grave contre l'écrivain. Il est là, ne se défend pas, a simplement un étrange sourire. Milena a de la peine à croire qu'il ait pu aussi mal agir. Elle se renseigne, et apprend que non seulement il n'a pas commis l'acte qu'on lui reprochait, mais qu'au contraire il en a commis un autre, plein de bonté, et le plus discrètement possible. Pourquoi s'est-il tu devant la diffamation ? « *Il était, écrit Milena, incapable de faire quoi que ce soit qui eût révélé ce qu'il était vraiment ; ce qu'il faisait de beau, il le faisait silencieusement, timidement et craintivement, secrètement, en cachette – vraiment en cachette, et jamais de façon que l'on ait vraiment l'impression que c'était en cachette.* » Bref, le contraire de Tartuffe et de tout ce qui, sous nos yeux et à nos oreilles, ne cesse aujourd'hui de s'étaler.